

Chiens de frères

David Clerson

Number 165, Summer 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clerson, D. (2020). Chiens de frères. *Moebius*, (165), 31–38.

Chiens de frères

David Clerson

Dans le premier livre de mon frère, une chienne donne naissance à des portées innombrables. À travers les 772 pages du texte sont décrits chacun de ses petits. Aucun de leurs pères n'est connu, ce sont tous des chiens de passage, vite repartis, mais dont les rejetons gardent les traces, héritent des gènes : issus d'une même mère, ils sont tantôt mi-bouledogue, mi-caniche, mi-berger, mi-lévrier ou à la croisée d'autres races canines, dont certaines demeurent impossibles à identifier. Le livre fait le portrait de 366 chiens qui naissent et errent aveugles. Plusieurs ne trouvent jamais les mamelles de leur mère. Ils errent puis disparaissent ou meurent. Un grand nombre s'éteint sans jamais avoir ouvert les paupières. Ce sont des bêtes à la fois horribles et belles. Ce sont des bêtes dont je ne me lasse jamais.

L'une d'elles voit le jour avec deux têtes, non pas l'une à côté de l'autre, comme celles de Cerbère, mais superposées, de sorte que la tête supérieure a la langue qui pend sur la tête du dessous, qu'elle lui dégouline sur le front, qu'elle s'étire jusqu'à son museau déjà humide, qu'opaque et rose

elle couvre ses yeux encore aveugles qui, lorsqu'ils s'ouvrent, ne voient qu'elle.

Une autre bête – chien arachnide ou chien pieuvre – est munie de huit pattes, mais de huit pattes fragiles, brisées à la naissance et demeurées infirmes. Ce chiot ne marche pas. C'est à peine s'il rampe. Ses pattes bougent difficilement dans la poussière. Elles y font des dessins, des formes étranges et fascinantes, que le vent balaie et qui bientôt disparaissent.

Une autre aboie par le derrière, comme si elle avait deux bouches, une à chacune de ses extrémités, ou qu'elle avait ses cordes vocales dans le sphincter. Les phrases qui la décrivent relèvent de la scatologie sans pourtant faire rire. Au fil des lignes, le texte inquiète alors que cette chienne aboie sans cesse, incapable de se taire. Elle aboie et ses aboiements agacent. Ce sont des aboiements adultes issus du derrière d'un chiot naissant. Ce sont des aboiements assurés et agressifs, des aboiements de chien de garde évoquant la morsure, et que j'imagine et qui m'écœurent, que je ne peux m'empêcher d'associer au vomissement.

Une autre encore n'a pas de tête. Elle n'entend pas le vent qui souffle, ni le rire des enfants qui la regardent naître. Elle ne voit pas la lumière du soleil qui plombe et assèche la terre. Elle ne sent pas l'odeur de la poussière ; elle ne sent pas non plus celle du lait maternel. Quand des humains marchent là où devrait se trouver sa tête, elle perçoit le sol qui tremble, la terre qui vibre, l'écho des pas dans sa cage thoracique, et elle-même tremble et vibre : en se penchant et en tendant l'oreille, on peut entendre un grognement qui résonne dans sa poitrine, comme si sa gueule s'y trouvait.

Une autre a vu le jour étouffée sans encore être morte : en cours d'étranglement. Le texte n'est pas clair. Le texte porte à confusion. L'animal fraîchement né est encore humide ; le

texte s'attarde sur son dégoulinement. Il est question d'un organe qui l'étrangle. On croirait d'abord une queue trop longue, mince et inutile ; une queue qu'il faudrait couper pour que le chiot ne s'y empêtre pas, une queue qui s'est enroulée autour de son cou et qui risquerait de l'étouffer dès ses premières respirations, puis le texte suggère de nouvelles hypothèses : alors qu'on suit la queue tout au long du corps humide, parmi les poils spongieux où elle se perd, sa nature paraît changeante, elle ressemble à une langue hypertrophiée, mais excessivement mince, ou à un sexe strangulateur, ou à un lasso qui se resserre autour du chiot, et à mesure que le texte multiplie les interprétations, que le lecteur se demande avec lui s'il s'agit d'un cordon ombilical ou d'un organisme parasite, d'une sorte de ver solitaire, le texte se fait de moins en moins limpide : pour le lecteur, il semble impossible de suivre parfaitement le fil des mots tout comme de saisir l'origine de l'étranglement.

Les naissances ainsi s'accumulent. Je lis ce texte attiré et dégoûté et me dégoûtant moi-même de mon attirance. Sur un chien naissant, je vois un visage humain aux yeux déjà grand ouverts qui observent le monde avec effarement.

Dans le deuxième livre de mon frère, il est question d'une errance. Un homme marche sur une plage infinie, comme si, en la suivant, il pouvait parcourir le monde. C'est une plage sans clôture. C'est une plage longue comme un continent. L'homme marche au milieu d'une meute canine. C'est une meute qui se transforme continuellement, où des épagneuls disparaissent, cédant la place à de jeunes teckels, où un caniche borgne guide le groupe pendant des pages avant d'être avalé par la mer, une nuit d'orage, et d'être remplacé en tête par un dalmatien frêle, puis un bouledogue

obèse, un basset tripode, un bouvier. L'homme marche au sein de cette meute, qui grandit et rapetisse, qui prend par moments des proportions immenses, qui aboie sans que lui ouvre la bouche – sa bouche cachée au sein d'une barbe trop longue, sa bouche toujours muette, aux lèvres gercées, presque invisible, et sa barbe qui s'enroule autour de lui, sa barbe qui se confond avec les poils des bêtes, dont il partage aussi l'odeur, avec qui il dort, qui lui lèchent le corps et le protègent, et l'homme avance et avance sans cesse. Ses pas s'effacent dans ceux des chiens.

Dans le troisième livre de mon frère, deux frères jouent au jeu du pendu. Pendant trente-trois jours, ils y jouent jusqu'à ce que le soleil se couche. Dans le sable d'une plage jonchée de déchets, accroupis, ils dessinent des potences. À tour de rôle, l'un trace une série de traits ; l'autre tente de deviner des lettres. Le vent leur fouette le visage, le sable se mêle à leurs cheveux, leurs corps de plus en plus halés se confondent avec la couleur du sable brunâtre. Le premier dit « o » ; l'autre écrit cette lettre sur le deuxième des dix traits qu'il a tracés. Le premier dit « u » ; le second l'écrit sur le troisième et le huitième trait. Le premier dit « a » ; son frère hoche négativement la tête et dessine une tête au pendu : une tête à museau dont la langue pend comme si elle devait rejoindre la terre. Le premier dit « s ». La tête a désormais des oreilles qui descendent aussi bas que sa langue. Le premier dit « e », qui se retrouve sur le dernier trait. Il prononce « v », mais voit un corps oblong apparaître dans le sable et pendre sous la tête. Il dit « r », qui recouvre trois traits, puis « t », puis soudain s'exclame, trouvant le mot : « pourriture », dont les dernières lettres finissent de recouvrir les traits. Alors les frères changent de rôle, se déplacent sur le sable,

dessinent ailleurs une nouvelle potence et de nouveaux traits. Ce jour-là, ils trouvent les mots « tourbière », « gémellité », « chenil » et d'autres encore ; ce jour-là, chaque fois, un nouveau pendu apparaît accroché à la potence, un pendu toujours incomplet, un pendu à tous coups infirme, muni d'un seul bras, ou de deux, mais cul-de-jatte, un pendu n'ayant parfois qu'une tête à la gueule ouverte, mais un pendu aux traits chaque fois canins : à la langue qui pend comme ses oreilles, à la bave qui coule d'une gueule souvent béante, à la queue – quand ils s'y rendent – qui pend, elle aussi ; un pendu canin toujours lourd et inerte, dessiné dans le sable et qui, invariablement, peu après la tombée du jour, après le départ des frères, quand la marée monte, disparaît.

Dans le quatrième livre de mon frère, le plus court qu'il a écrit, un homme se réveille couché dans la merde. La veille il s'était étendu dans un terrain vague. Il avait ouvert son sac de couchage, s'y était glissé. La journée avait été humide : la bruine était tombée, mais la nuit était douce et des étoiles surchargeaient le ciel. L'homme avait entendu une bête rôder. Sans la voir, il avait pensé à un renard ou à un lièvre. La campagne était peu peuplée. Sur la route, à proximité, des voitures passaient par intermittence. L'homme s'était vu en rêve marcher dans une plaine immense, où le vent soufflait fort, fouettant l'herbe haute contre ses jambes ; il la balayait et y dessinait des motifs, comme des vagues, ou les mouvements de la canopée vus du ciel. La plaine était inhabitée. Ne s'y trouvait aucun être humain, et l'homme y marchait sans cesse, sans s'essouffler ni se perdre. Maintenant, il se réveille et il a froid. C'est déjà l'aube, une aube comme souvent fraîche, une aube comme toujours humide. La rosée lui humecte la peau.

Il se lève pour découvrir que son sac de couchage est maculé d'excréments laissés dans l'herbe par un autre que lui. Ce sont des excréments de chien, pense-t-il. Puis il n'en est plus sûr : ce pourrait être des excréments humains. L'odeur lui monte aux narines, une odeur excrémentielle renforcée par l'humidité. L'homme, malgré la faim, ne s'assoit pas pour manger. Il ne roule pas non plus son sac de couchage. À l'aide d'un morceau de carton, puis de feuilles d'arbre, détournant la tête, il s'efforce de le nettoyer, mais l'odeur lui monte encore aux narines et lui imprègne désormais les mains ; l'odeur l'écoeure toujours, il ressent un écoeurement nauséux, un écoeurement qui le porte à vomir. L'homme part, emportant son sac avec lui. Il marche longuement sur une route de campagne, il marche en revenant sur ses pas, vers la ville où il a mendié la veille, il marche jusqu'à ce qu'il trouve une fontaine où il lave le sac à l'eau vive, mais même ensuite, il lui semble que l'odeur le suit, les jours suivants, il a le sentiment qu'elle le suit constamment, l'odeur est accrochée à lui, c'est une odeur qu'il ressent désormais comme sienne et qui parasite tous les aspects de sa vie.

Dans son cinquième texte, mon frère fait le portrait d'un chien immense qui s'entortille sur lui-même. C'est un chien et c'est une chienne. C'est un chien et c'est une chienne et c'est le monde. Ce chien vomit ou bave sans cesse. Ce chien s'entortille et roule sur lui-même. Ce chien revient sans cesse à son vomissement. Dans son ventre grouille une infinité d'êtres. C'est un chien peuplé de parasites. C'est un chien au pelage où s'accrochent des tiques et au ventre gorgé de vers. C'est un chien qui se mord la queue et le ventre. C'est un chien qui connaît le goût de son propre sang. Ses yeux sont aveugles comme au jour de sa naissance. Ses oreilles sont

sourdes. Son odorat le désoriente. Par moments, on croirait que sa tête est inutile. Par moments, on croirait que, décapité, il vivrait semblablement. Mais sa bouche jappe, mord et dégouline. Mais sa bouche répète sans cesse des aboiements dénués de sens. Quand on lit le texte de mon frère, on dirait que ses mots ressemblent à des aboiements. C'est un texte que je ne peux lire sans avoir mal à la tête. Ce sont des maux de tête qui parfois me mènent jusqu'au vomissement. Mais c'est un texte que je lis et qui m'obsède. C'est un texte qui change aussi la nature de mes rêves. La nuit, je marche sur des pattes fragiles, qui souvent se brisent. La nuit, je marche, je tombe, je rampe. La nuit, j'aboie maladroitement. Je fais des « Ouah ! » analphabètes. J'aboie et mes aboiements me font mal à la tête. J'aboie jusqu'à ce que mes maux de tête me portent à mon vomissement.

Dans le dernier livre de mon frère, un chien est muni de deux langues, deux langues dans une seule gueule, un organe qui semble d'abord être une langue bifide, mais se sépare en organes autonomes. Ce chien étonne ses maîtres, qui bientôt s'émerveillent. La première de ses langues aboie d'une infinité de façons ; la deuxième parle une infinité de langues humaines. Ce sont deux langues sœurs qui souvent se confondent. Les aboiements du teckel, du husky, du basset résonnent en même temps que le roumain, le finnois, le sanskrit. Ces deux langues aussi s'étirent. Elles ont une racine commune, un même muscle qui les pousse jusqu'à l'extérieur de la gueule du chien, qui les glisse entre ses crocs, ses babines. On croirait un serpent à deux têtes. On croirait un organisme scissipare tentant de se diviser. On croirait un nouvel organe sensoriel à la fois serpent, chien et humain, qui partirait, rampant dans la saleté, dans la

poussière, qui s'allongerait continuellement, traversant la boue, le goudron. Il avance, il aboie et il parle. Il avance, il aboie, il parle, il dégoûte et il fascine. C'est un organe érectile solide et agile, écrasé sans être broyé, fendu sans être coupé, saignant mais se cicatrisant, c'est un organe qui raconte des histoires canines et humaines, des histoires qui ressemblent à celles de mon frère : 366 fois il fait le récit d'une naissance ; il décrit les mouvements d'une meute où humains et chiens se confondent ; il fait le portrait de bêtes infirmes accrochées à des potences ; il raconte l'histoire d'une odeur ; celle aussi d'un chien-monde. C'est une comédie canine. C'est une comédie humaine. C'est une comédie que je retrouve sans cesse dans les six livres de mon frère, que je déteste et que j'aime, qui m'attirent et m'humilient.